

Paul, par son charme, avait réussi à apprivoiser jusqu'au vieil ermite de mon père qui ne manquait jamais de le prendre en voiture toutes les fois que nous le rencontrions sur le bord de la route à faire de l'auto-stop. Il me serrait la main, me souriait d'un air compatissant et prenait place auprès de mon père. Je me tenais derrière lui, si ridicule dans mon tablier bleu marine et mes nattes de petite fille modèle. De la même façon qu'il m'ignorait dans le car, Paul ne m'adressait pas davantage la parole.

J'avais plus que jamais honte de notre tacot qui empestait la sardine et la bonite tandis que son eau de toilette à lui, aux senteurs de vétiver, me parvenait si fraîche, si légère.

Hélas, les vacances d'hiver que tout le monde guettait avec impatience au lycée, arrivaient à mon grand regret, m'enlevant Paul. Je me retrouvais d'autant plus désemparée que ma vie tournait autour des études et je passais le plus clair de mon temps enfermée dans ma chambre, à lire des livres, à en faire le résumé, à griffonner mes malheurs dans mon journal intime ou à vider des tubes entiers de lait concentré sucré. Zoubide parfois avait pitié de moi et elle m'entraînait avec elle dans un cinéma d'Oran.

Mon premier film fut *Les Granges Brûlées* avec Signoret et Delon. Mais les westerns avaient la préférence du public algérien et les salles de cinéma en projetaient toujours un. Plus le titre était tape-à-l'œil et plus il attirait de monde. Je me souviens de deux très beaux westerns dont *Le Bon, la Brute et le Truand* mais je crois bien que ce qui me les rendit inoubliables ce furent les spectateurs eux-mêmes.

Zoubide avait toujours à cœur de choisir les places les moins chères : à l'orchestre. Au-dessus de nous, le balcon vibrait bien avant que la projection fût commencée. Il y flottait cette sempiternelle odeur de pieds et de transpiration qui vous prenait à la gorge : l'Arizona !

A peine les noms des acteurs commençaient-ils de s'inscrire sur le grand écran, de cette écriture typique des westerns, à peine un harmonica se faisait-il entendre en sourdine et voilà la salle qui explosait, trépignait, reprenait la mélodie en cœur. Un vrai poulailler !

La plupart du temps, on n'entendait pas les répliques des acteurs. Pour ma part je trouvais les réflexions des Oranais cent fois plus croustillantes. Ils hurlaient leurs commentaires d'un bout à l'autre de la salle pour être entendus de tous. Parfois un spectateur, excédé, se risquait à lancer :

- Hé, quoi ? Fermez-la un peu qu'on écoute *yèrham wèdikoum* (s'il vous plaît) ! »

- C'est qui le pédé qui vient de l'ouvrir ? Il veut se faire balafrer ou quoi ? » lui répondait la masse d'une seule voix.

Le malheureux se hâtait de s'enfoncer dans son fauteuil à demi brûlé par les mégots que des troupes de spectateurs avaient écrasés là.

Mais quand apparaissait Lee Van Cleef avec son éternel cure-dent, son regard rusé et sadique, la salle se taisait comme par enchantement. C'était notre dieu ! La plupart d'ailleurs cherchaient à l'imiter. Il n'était que de voir leur façon de sortir du cinéma en marchant les jambes arquées, les bras ballants comme prêts à dégainer, les yeux au loin. Moi, personnellement, j'en pinçais pour Henri Fonda, gentleman-desperado mais, enfin, je ne crachais pas sur Lee Van Cleef.

Il y avait également cet autre western où trois ou quatre cow-boys en longs manteaux s'avancent d'un même pas, blasés, cyniques, le chapeau trempé de sueur, la main caressant sensuellement leur arme à feu. Qu'on rajoute à ce gratin la musique de Ennio Morricone : c'était le nirvana !

Mais, comme à la télévision, la censure veillait scrupuleusement à couper tout baiser, toute caresse. Ce qui irritait d'autant plus les spectateurs pour la plupart excédés par leurs propres frustrations sexuelles.

- Vas-y tapette ! Nique la salope, nique ! Elle ne demande que ça. Toutes les mêmes. Oh ! *Rabb* (Dieu) si j'étais à la place de ce *attaye* (pédé) vous auriez vu les mecs comment j'aurais limé cette pute ! » hurlaient-ils.

Ils tambourinaient alors des pieds sur les dossiers des chaises. Nous devions être à peine une vingtaine de filles dans toute la salle, secouées comme des pruniers, tremblantes et apeurées. Zoubide et moi, oublieuses de nos vieilles rancunes, nous serrions l'une contre l'autre, nous jurant à chaque fois de ne plus remettre les pieds dans cette arène.

A l'entracte, il arrivait fréquemment que des bâtons collants d'esquimaux voltigeassent dans les airs, jetés par ceux du balcon, et nous atterrissent sur la tête. Je reçus une fois un mégot dans les cheveux. Une odeur de roussi me fit me lever d'un bond en secouant la tête dans tous les sens pour m'en débarrasser, sous les rires et les sifflets. Et cependant, en dépit de tous ces incidents, j'aimais cette ambiance si vivante qui me changeait tant de la maison. Alors quand l'affreux *The end* crevait l'écran, il m'achevait comme une balle en plein cœur. Les Oranais rejoignaient leur quartier tandis que je m'en retournais à ma cellule où m'attendait un autre shérif et pas des moindres.